

DEUXIÈME PARTIE.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE

DE LA LANGUE ANGLOISE.

LITTÉRATURE SOUS LES TUDORS.

Jusque ici la poésie angloise s'est montrée à nous catholique : les muses habitoient au Vatican et chantoient sous le dôme à moitié formé de Saint-Pierre, que leur élevoit Michel-Ange : maintenant elles vont apostasier et devenir protestantes. Leur changement de religion ne se fit pourtant pas sentir d'une manière bien tranchée, car la réformation eut lieu avant que la langue fût sortie de la barbarie : tous les écrivains du premier ordre parurent après le règne de Henri VIII. On verra ma remarque au sujet de Shakespeare, de Pope et de Dryden.

Quoi qu'il en soit, un grand fait domine l'époque où nous entrons : de même que j'ai peint au lecteur le *moyen âge* avant de lui parler des auteurs de ces bas siècles, il me semble convenable d'ouvrir la seconde partie de cet Essai par quelques recherches sur la réformation. Comment fut-elle préparée ? Quelles en ont été les conséquences pour l'esprit humain, pour les lettres, les arts et les gouvernements ? Questions dignes de nous arrêter.

HÉRÉSIES ET SCHISMES QUI PRÉCÈDÈRENT LE SCHISME DE LUTHER.

Depuis le moment où la croix fut plantée à Jérusalem, l'unité de l'Église ne cessa point d'être attaquée. Les philosophies des Hébreux, des Perses, des Indiens, des Égyptiens s'étoient concentrées dans l'Asie sous la domination de Rome : de ce foyer allumé par l'étincelle évangélique jaillit cette multitude d'opinions aussi diverses que les mœurs des hérésiarques étoient dissemblables. On pourroit dresser un catalogue des systèmes philosophiques, et placer à côté de chaque

système l'hérésie qui lui correspond. Tertullien l'avoit reconnu : les hérésies furent au christianisme ce que les systèmes philosophiques furent au paganisme, avec cette différence que les systèmes philosophiques étoient les vérités du culte païen, et les hérésies les erreurs de la religion chrétienne.

Saint Augustin comptoit de son temps quatre-vingt-huit hérésies, en commençant aux Simonien et finissant aux Pélagiens.

L'Église faisoit tête à tout : sa lutte perpétuelle donne la raison de ces conciles, de ces synodes, de ces assemblées de tous les noms, de toutes les sortes, que l'on remarque dès la naissance du christianisme. C'est une chose prodigieuse que l'infatigable activité de la communauté chrétienne : occupée à se défendre contre les édits des empereurs et contre les supplices, elle étoit encore obligée de combattre ses enfants et ses ennemis domestiques. Il y alloit, il est vrai, de l'existence même de la foi : si les hérésies n'avoient été continuellement retranchées du sein de l'Église par des canons, dénoncées et stigmatisées par des écrits, les peuples n'auroient plus su de quelle religion ils étoient. Au milieu des sectes se propageant sans obstacles, se ramifiant à l'infini, le principe chrétien se fût épuisé dans ses dérivations nombreuses, comme un fleuve se perd dans la multitude de ses canaux.

Le moyen âge, proprement dit, n'ignora point le schisme. Plusieurs novateurs en Italie, Wiclef en Angleterre, Jérôme de Prague et Jean Huss en Allemagne, furent les précurseurs des réformateurs du *xvi^e* siècle. Une foule d'hérésies se trouvoient au fond des doctrines qui donnèrent lieu aux horribles croisades contre les malheureux albigeois. Jusque dans les écoles de théologie, un esprit de curiosité ébranloit les dogmes de l'Église : les questions étoient tour à tour obscènes, impies et puérides.

Valfrède, au *x^e* siècle, s'éleva contre la résurrection des corps. Béranger expliqua à sa manière l'Eucharistie. Les erreurs de Roscelius, d'Abailard, de Gilbert de la Porée, de Pierre Lombard et de Pierre de Poitiers, furent célèbres : on demandoit si Jésus-Christ, comme homme, étoit quelque chose ; ceux qui le nioient furent appelés *Nihilianistes*. On en vint à ne plus lire les Écritures et à ne tirer les arguments en preuve de la vérité chrétienne que de la doctrine d'Aristote. La scolastique domina tout, et Guillaume d'Auxerre se servit le premier des termes de *materia* et de *forma*, appliqués à la doctrine des sacrements. Héloïse vouloit savoir d'Abailard pourquoi les quadrupèdes et les oiseaux furent les seuls animaux amenés à Adam pour recevoir des noms ; Jésus-Christ, entre sa mort et sa résurrection,

fut-il ce qu'il avoit été avant sa mort et depuis sa résurrection? Son corps glorieux étoit-il assis ou debout dans le ciel? Son corps que l'on mangeoit dans l'Eucharistie étoit-il nu ou vêtu? Telles étoient les choses dont les esprits les plus orthodoxes s'enquéroient, et Luther lui-même, dans ses investigations, avoit moins d'audace.

ATAQUES CONTRE LE CLERGÉ.

Avec les hérésies contre l'Église marchaient de tout temps, comme je l'ai dit ailleurs, les satires contre le clergé, mêlées aux reproches fondés qu'on pouvoit faire aux prêtres : Luther sur ce point encore n'approcha pas de ses devanciers. Les pasteurs s'étoient dépravés comme le troupeau ; si l'on veut pénétrer à fond l'intérieur de la société de ces temps-là, il faut lire les conciles et les chartes d'abolition (lettres de grâce accordées par les rois) ; là se montrent à nu les plaies de la société. Les conciles reproduisent sans cesse les plaintes contre la licence des mœurs ; les chartes d'abolition gardent les détails des jugements et des crimes qui motivoient les lettres royales. Les capitulaires de Charlemagne et de ses successeurs sont remplis de dispositions pour la réforme du clergé.

On connoît l'épouvantable histoire du prêtre Anastase, enfermé vivant avec un cadavre, par la vengeance de l'évêque Caulin (Grégoire de Tours). Dans les canons ajoutés au premier concile de Tours, sous l'épiscopat de saint Perpert, on lit : « Il nous a été rapporté, ce qui est horrible (*quod nefas*), qu'on établissoit des auberges dans les églises, et que le lieu où l'on ne doit entendre que des prières et des louanges de Dieu retentit de bruit de festins, de paroles obscènes, de débats et de querelles. »

Baronius, si favorable à la cour de Rome, nomme le x^e siècle le siècle de fer, tant il voit de désordres dans l'Église. L'illustre et savant Gherbert, avant d'être pape sous le nom de Sylvestre II, et n'étant encore qu'archevêque de Reims, disoit : « Déplorable Rome, tu donnes à nos ancêtres les lumières les plus éclatantes, et maintenant tu n'as plus que d'horribles ténèbres... Nous avons vu Jean Octavien conspirer, au milieu de mille prostituées, contre le même Othon qu'il avoit proclamé empereur. Il est renversé, et Léon le Néophyte lui succède. Othon s'éloigne de Rome, et Octavien y entre ; il chasse Léon, coupe les doigts, les mains et le nez au diacre Jean, et, après avoir ôté la vie à beaucoup de personnages distingués, il périt bientôt lui-même..... Sera-t-il possible de soutenir encore qu'une si grande quan-

tité de prêtres de Dieu, dignes par leur vie et leur mérite d'éclairer l'univers, se doivent soumettre à de tels monstres, dénués de toute connaissance des sciences divines et humaines? »

Saint Bernard ne montre pas plus d'indulgence aux vices de son siècle ; saint Louis fut obligé de fermer les yeux sur les prostitutions et les désordres qui régnoient dans son armée. Pendant le règne de Philippe le Bel, un concile est convoqué exprès pour remédier au débordement des mœurs. L'an 1351, les prélats et les ordres mendiants exposent leurs mutuels griefs à Avignon devant Clément VII. Ce pape, favorable aux moines, apostrophe les prélats : « Parlez-vous d'humilité, vous, si vains et si pompeux dans vos montures et vos équipages? Parlez-vous de pauvreté, vous, si avides, que tous les bénéfices du monde ne vous suffiroient pas? Que dirai-je de votre chasteté?..... Vous haïssez les mendiants, vous leur fermez vos portes, et vos maisons sont ouvertes à des sycophantes et à des infâmes (*lenonibus et truffatoribus*). »

La simonie étoit générale, les prêtres violoient presque partout la règle du célibat ; ils vivoient avec des femmes perdues, des concubines et des chambrrières ; un abbé de Noréis avoit dix-huit enfants. En Biscaye on ne vouloit que des prêtres qui eussent des *commères*, c'est-à-dire des femmes supposées légitimes.

Pétrarque écrit à l'un de ses amis : « Avignon est devenu un enfer, la sentine de toutes les abominations. Les maisons, les palais, les églises, les chaires du pontife et des cardinaux, l'air et la terre, tout est imprégné de mensonge ; on traite le monde futur, le jugement dernier, les peines de l'enfer, les joies du paradis, de fables absurdes et puériles. » Pétrarque cite à l'appui de ces assertions des anecdotes scandaleuses sur les débauches des cardinaux.

Dans un sermon prononcé devant le pape en 1364, le docteur Nicolas Orem prouva que l'Antechrist ne tarderoit pas à paroître, par six raisons tirées de la perte de la doctrine, de l'orgueil des prélats, de la tyrannie des chefs de l'Église et de leur aversion pour la vérité.

Ces reproches, perpétués de siècle en siècle, furent reproduits par Érasme et Rabelais. Tout le monde apercevoit ces vices, qu'un pouvoir longtemps sans contrôle et la grossièreté du moyen âge introduisirent dans l'Église. Les rois ne se soumettoient plus au joug des papes ; le long schisme du xiv^e siècle avoit attiré les regards de la foule sur le désordre et l'ambition du gouvernement pontifical ; les magistrats faisoient lacérer et brûler les bulles ; les conciles mêmes s'occupoient des moyens de remédier aux abus.

Ainsi, lorsque Luther parut la Réformation étoit dans tous les

esprits; il cueillit un fruit mûr et près de tomber. Mais voyons quel étoit Luther : il nous ramènera naturellement à Henri VIII, car il tient à ce roi par ses innovations religieuses et par les querelles qu'il eut avec le fondateur de l'Église anglicane.

LUTHER.

Martin Luther, créateur d'une religion de princes et de gentilshommes, étoit fils d'un paysan. Il raconte en peu de mots son histoire, avec cette humilité effrontée qui vient du succès de toute une vie :

« J'ai souvent conversé avec Mélanchthon, et lui ai raconté ma vie de point en point. Je suis fils d'un paysan; mon père, mon grand-père, mon aïeul, étoient de vrais paysans. Mon père est allé à Mansfeld et y est devenu mineur. Moi, j'y suis né. Que je dusse être ensuite bachelier, docteur, etc., cela n'étoit point dans les étoiles. N'ai-je pas étonné des gens en me faisant moine? Puis en quittant le bonnet brun pour un autre? Cela vraiment a bien chagriné mon père, et lui a fait mal. Ensuite je me suis pris aux cheveux avec le pape, j'ai épousé une nonne échappée, et j'en ai eu des enfants. Qui a vu cela dans les étoiles? Qui m'auroit annoncé d'avance qu'il en dût arriver ainsi? »

Né à Eisleben le 10 novembre 1483, envoyé dès l'âge de six ans à l'école à Eisenach, Luther chantoit de porte en porte pour gagner son pain : « Et moi aussi, dit-il, j'ai été un pauvre mendiant, j'ai reçu du pain aux portes des maisons. » Une dame charitable, Ursule Schweikard, en eut pitié et le fit élever; il entra en 1501 à l'université d'Erfurth : enfant pauvre et obscur, il ouvrit cette ère nouvelle qui commence à lui; ère que tant de changements et de calamités devoient rendre impérissable dans la mémoire des hommes.

Luther se livra d'abord à l'étude du droit; il la prit en aversion, et s'occupa de théologie, de musique et de littérature : il vit un de ses compagnons tué d'un coup de foudre, promit à sainte Anne de se faire moine, et, le 17 juillet 1505, entra la nuit dans le couvent des Augustins à Erfurth : il s'enferma dans le cloître avec un Plaute et un Virgile pour changer le monde chrétien.

Deux ans après, il fut ordonné prêtre. « Lorsque je dis une première messe, j'étois presque mort, car je n'avois aucune foi; puis vinrent les dégoûts, les tentations, les doutes. » Dans le dessein de raffermir ses croyances, Luther partit pour Rome.

1. Ce que je vais citer de Luther est tiré en grande partie de l'ouvrage dernièrement publié par M. Michelet, et intitulé : *Mémoires de Luther*.

Là il trouva l'incrédulité assise sur le tombeau de saint Pierre, et le paganisme ressuscité au Vatican. Jules II, le casque en tête, ne rêvoit que combats, et les cardinaux, cicéroniens de langage, étoient transformés en poètes, en diplomates et en guerriers. La papauté, prête à devenir gibeline, avoit, sans s'en apercevoir, abdiqué l'autorité temporelle : le pape, en se faisant prince à la manière des autres princes, avoit cessé d'être le représentant de la république chrétienne; il avoit renoncé à ce terrible tribunal des peuples dont il étoit auparavant investi par l'élection populaire. Luther ne vit pas cela; il ne saisit que le petit côté des choses : il revint en Allemagne, frappé seulement du scandale de l'athéisme et des mœurs de la cour de Rome.

A Jules II succéda Léon X, rival de Luther; le siècle fut divisé entre le pape et le moine : Léon X lui imposa son nom, Luther sa puissance.

Il s'agissoit de faire achever Saint-Pierre; l'argent manquoit. Sans avoir la foi qui faisoit au moyen âge jaillir des trésors, on se souvint à Rome du temps où la chrétienté contribuoit de ses aumônes à la construction des cathédrales et des abbayes. Léon X fit vendre en Allemagne, par les Dominicains, les indulgences que vendoient auparavant les Augustins. Luther, devenu vicaire provincial des Augustins, s'éleva contre l'abus de ces indulgences. Il s'adressa à l'évêque de Brandebourg, à l'archevêque de Mayence : il n'obtint qu'une réponse évasive du premier; le second ne répondit point. Alors il proposa publiquement les thèses qu'il prétendoit soutenir contre les indulgences. L'Allemagne fut ébranlée : Tetzl brûla les propositions de Luther; les étudiants de Wittemberg brûlèrent les propositions de Tetzl. Étonné de son succès, Luther auroit volontiers reculé.

Léon X entendit de loin un bruit qui s'élevoit de l'autre côté des Alpes, une rumeur survenue chez les barbares : « Rivalité de moines, » disoit-il. Les Athéniens se moquoient des barbares de la Macédoine. Le goût du prince de l'Église pour les lettres l'emportoit sur de plus hautes considérations; il trouvoit que frère Luther étoit « un beau génie ». *Fra Martino haveva un bellissimo ingenio* ¹. Néanmoins, pour complaire à ses théologiens, il somma ce beau génie de comparoître à Rome.

Luther, fort de l'appui de l'électeur de Saxe, éluda cet ordre. Cité à Augsbourg, il y vint avec un sauf-conduit de l'empereur. Il disputa avec le légat Caietano de Vio : on ne s'entendit point; on ne s'entendoit jamais dans ces joutes de paroles. Luther en appela au pape mieux informé : il avoue qu'avec un peu moins de hauteur de la part

1. Bandello.

du légat il se fût rendu, parce que dans ce temps-là *il voyoit encore bien peu les erreurs du pape.*

Léon X sollicitoit l'électeur de Saxe de lui livrer Luther : Frédéric résista. Luther rassuré écrivit au pape : « J'en atteste Dieu et les hommes ; je n'ai jamais voulu, je ne veux pas davantage aujourd'hui toucher à l'Église romaine ni à votre sainte autorité. Je reconnois pleinement que cette Église est au-dessus de tout, qu'on ne peut rien préférer, de ce qui est au ciel et sur la terre, si ce n'est Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

Luther étoit sincère, quoique les apparences fussent contre lui ; car en même temps qu'il s'explique ainsi avec le Pape il disoit à Spalatin : « Je ne sais si le pape n'est pas l'Antechrist ou l'apôtre de l'Antechrist. » Bientôt il publia son livre *De la Captivité de Babylone*. Il y déclare que l'Église est captive, le Christ profané dans l'idolâtrie de la messe, méconnu dans le dogme de la transsubstantiation et prisonnier du pape.

Et tenant à constater qu'il attaquoit encore plus la papauté que le pape, il disoit dans une nouvelle lettre à Léon X : « Il faut bien qu'une fois pourtant, très-honorable Père, je me souvienne de toi. Ta renommée tant célébrée des gens de lettres, ta vie irréprochable te mettroit au-dessus de toute attaque. Je ne suis pas si sot que de m'en prendre à toi, lorsqu'il n'est personne qui ne te loue. Je t'ai appelé un Daniel dans Babylone ; j'ai protesté de ton innocence... Oui, cher Léon, tu me fais l'effet de Daniel dans la fosse, d'Ézéchiël parmi les scorpions. Que pourrais-tu seul contre ces monstres ? Ajoutons encore trois ou quatre cardinaux, savants et vertueux. Vous seriez empoisonnés infailliblement, si vous osiez entreprendre de remédier à tant de maux... C'en est fait de la cour de Rome. »

Il y a plus de trois siècles que cette prédiction est échappée à Luther, et la cour de Rome existe encore.

Les lettres du moine trouvoient Léon X occupé avec Michel-Ange à élever Saint-Pierre, et écrivant à Raphael : « Vous ferez l'honneur de mon pontificat. » Léon X, dit Palavicini, *con maggior cura chiamò coloro à cui fossor note le favole della Grecia e le delizie de' Poeti, che l'istorie della chiesa et la dottrina de' Padri.*

Les croisements germaniques de Luther impatientoient le Médicis au milieu des arts, sous le beau ciel de l'Italie. Pour étouffer ces bruits importuns, et ne se pouvant persuader qu'il s'agissoit d'un schisme, il prépara la bulle *de condamnation*.

La bulle arrivée en Allemagne, le peuple se soulève : à Erfurth, on la jette à l'eau ; elle est brûlée à Wittemberg ; première flamme d'un

embrasement qui de l'Europe devoit se répandre dans les autres parties de la terre.

Ici un beau combat entre Luther et Luther, car, encore une fois, Luther étoit un homme de conviction. Ce combat est bien reproduit dans M. Michelet, la part faite à la traduction, qui donne inévitablement et nécessairement à la littérature et aux idées l'expression de la littérature moderne et des idées de notre siècle.

Au commencement de son traité *De servo Arbitrio*, Luther dit à Érasme :

« Sans doute, tu te sens quelque peu arrêté en présence d'une suite si nombreuse d'érudits, devant le consentement de tant de siècles, où brillèrent des hommes si habiles dans les lettres sacrées, où parurent de si grands martyrs, glorifiés par de nombreux miracles. Ajoute encore les théologiens plus récents, tant d'académies, de conciles, d'évêques, de pontifes. De ce côté se trouvent l'érudition, le génie, le nombre, la grandeur, la hauteur, la force, la sainteté, les miracles ; et que n'y a-t-il pas ? Dumien Wiclef et Laurent Valla (et aussi Augustin, quoique tu l'oublies), puis Luther : un pauvre homme, né d'hier, seul avec quelques amis qui n'ont ni tant d'érudition, ni tant de génie, ni le nombre, ni la grandeur, ni la sainteté, ni les miracles : à eux tous ils ne pourroient guérir un cheval boiteux..... »

Dans ce traité *De servo Arbitrio*, Luther se déclare pour la grâce contre le libre arbitre ; celui qui étendit, s'il n'établit pas, le *libre examen* chargeoit la volonté de chaînes : ces contradictions sont naturelles aux hommes. Il n'y a d'ailleurs aucune liaison directe entre la fatalité providentielle et le despotisme social ; ce sont deux ordres de faits distincts : l'un appartient au domaine de la philosophie et de la théorie, l'autre est du ressort de la politique et de la pratique.

L'Allemagne est le pays de l'honnêteté, du génie et des songes ; plus les abstractions des esprits brumeux sont inintelligibles, plus elles excitent d'enthousiasme parmi les rêveurs qui les croient comprendre. Les compatriotes de Luther firent des opinions de saint Augustin ressuscitées la règle de leur foi. Luther s'adressa surtout aux nobles : il dédia sa défense des articles condamnés au seigneur Fabien de Feilitzsch : « Que cet écrit me recommande à toi et à toute votre noblesse. » Il publia son pamphlet : *A la noblesse chrétienne d'Allemagne sur l'amélioration de la chrétienté*. Les principaux nobles, amis de Luther, étoient Silvestre de Scauenberg, Franz de Sickingen, Taubenheim et Ulrich de Hutten. Le margrave de Brandebourg sollicitoit la faveur de voir le nouvel apôtre. C'est ainsi qu'en France et en Angleterre les réformistes furent des rois, des princes et des nobles : en France, la

sœur de François I^{er}, Jeanne d'Albret, Henri IV, les Châtillon, les Bouillon, les Rohan; en Angleterre, Henri VIII, ses évêques et sa cour.

Quand j'avançai cela dans les *Études historiques*, j'eus le malheur, contre mon intention, de blesser des susceptibilités; j'en conviens, dans nos temps de démocratie, il est peut-être dur pour ceux qui se disent les fondateurs de la liberté populaire de se trouver, par origine, des *aristocrates* descendus d'une race de princes et de nobles: qu'y faire? C'est la stricte vérité; on la pourroit appuyer d'une masse de faits irrécusables.

La diète de Worms fut le triomphe de Luther: il y comparut devant l'empereur Charles Quint six électeurs, un archiduc, deux landgraves, vingt-sept ducs, un grand nombre de comtes, d'archevêques et d'évêques. Il entra dans la ville monté sur un char, escorté de cent gentilshommes armés de toutes pièces. On chantoit devant lui un hymne, *la Marseillaise* du temps:

Notre dieu est une forteresse,
Une épée et une bonne armure¹.

Le peuple étoit monté sur les toits pour voir passer Martin. Ferme et modéré, le docteur ne voulut rien rétracter de ce qu'il avoit avancé touchant les doctrines, mais il offrit de désavouer ce qui pouvoit lui être échappé d'inconvenant contre les personnes. Ainsi, comme l'a dit M. Mignet d'une manière remarquable, Luther dit *non* au pape, *non* à l'empereur. Cela prouve de la conviction et du courage, mais de ce courage facile quand on est bien défendu, quand on est environné de beaucoup d'éclat, quand on est excité par l'ambition de devenir chef de secte et par l'espoir d'une grande renommée. Au surplus, tous les sectaires ont dit *non*. L'hérésie d'Arius dura plus de trois siècles dans sa vigueur et subsiste encore; elle divisa le monde civilisé et s'empara de tout le monde barbare, les Francs de Clovis exceptés: Alaric et Genseric, qui saccagèrent Rome catholique, étoient ariens. Arius avoit dit *non* bien avant Luther, dont les doctrines n'ont pas encore atteint l'âge de celles du prêtre d'Alexandrie.

Luther étoit encouragé dans le sein de la diète même: des nobles et des comtes étoient allés le visiter. « Le Pape, dit Luther, avoit écrit à l'empereur de ne point observer le sauf-conduit. Les évêques y pousoient; mais les princes et les états n'y voulurent point con-

1. M. Heine, *Revue des Deux Mondes*.

sentir; car il en fût résulté bien du bruit. J'avois tiré un grand éclat de tout cela; *ils devoient avoir peur de moi plus que je n'avois d'eux*. En effet, le landgrave de Hesse, qui étoit encore un jeune seigneur, demanda à m'entendre, vint me trouver, causa avec moi, et me dit à la fin: « Cher docteur, si vous avez raison, que Notre-Seigneur Dieu vous soit en aide! »

Quoi qu'il en soit, l'apparition de Luther à la diète montrait quelque force d'âme, car Jean Huss, malgré le passeport d'un empereur, n'en avoit pas moins été brûlé vif. Quand le Christ parut devant Pilate, il étoit seul, abandonné même de ses douze disciples: toutes les puissances de la terre s'élevoient contre lui, et l'on n'eut point égard au sauf-conduit qu'il avoit du ciel.

La diète publia le ban impérial; il frappoit Luther et ses adhérents. Voltaire prétend que Charles Quint hésita entre le moine d'Erfurth et Rome. Le sauf-conduit fut maintenu dans l'acte du ban. Le même Charles Quint qui accorda une audience solennelle à Luther refusa d'entendre Fernand Cortès.

Le réformateur se retira: l'électeur de Saxe, pour le soustraire à tout danger, et peut-être d'accord avec Martin lui-même, le fit enlever et l'enferma dans le château de Wartbourg. Du haut de sa forteresse, Luther lança une multitude d'écrits, imitant Athanase, qui combattoit pour la foi du fond des grottes de l'Égypte. Il étoit tenté: *sa chair indomptée le brûloit d'un feu dévorant*. Dans son Pathmos (ainsi ce nouveau saint Jean appelle-t-il le château de Wartbourg), il croyoit ouïr, la nuit, des noisettes se heurter dans un sac, et entendre un grand bruit sur les marches d'un escalier que fermoient des chaînes et une porte de fer: c'étoit l'apostasie qui revenoit. Luther, rendu impétueux par cette captivité bienveillante, qui lui donnoit l'air d'un martyr, ne parloit plus que de *briser les cèdres, d'abaisser les Pharaons superbes et endurcis*. Il écrivoit rudement à l'archevêque de Mayence, et datoit ainsi: « Donné en mon désert, le dimanche après la sainte Catherine, 25 novembre 1521. » Le cardinal archevêque de Mayence répondoit humblement, ou fièrement: « Cher docteur, j'ai reçu votre lettre...; je souffre volontiers une réprimande fraternelle et chrétienne. »

Prêchant son nouvel Évangile, Martin disoit: « J'espère qu'ils me tueront; mais mon heure n'est pas encore venue: il faut qu'auparavant je rende encore plus furieuse cette race de vipères. » Il hésite d'abord à se prononcer contre les vœux monastiques; puis, se fortifiant dans ses idées, il déclare qu'il a formé « une vigoureuse conspiration pour les détruire et les mettre au néant ».

Il n'approuvoit pas les théologiens démagogues, qui marchaient sur ses traces et qui brisoient les images. « Si tu veux éprouver leurs inspirations, écrit-il à Mélanchthon, demande s'ils ont ressenti ces angoisses spirituelles et ces naissances divines, ces morts et ces enfers. »

Il avoit commencé à publier sa traduction de la Bible : des princes et des évêques la prohibèrent ; comme sectaire et comme auteur, il s'irrita, la colère lui donna la prévision de l'avenir. « Le peuple s'agite de tous côtés, il a les yeux ouverts ; il ne veut plus, il ne peut plus se laisser opprimer. C'est le Seigneur qui mène tout cela et qui ferme les yeux des princes sur ces symptômes menaçants ; c'est lui qui consumera tout par leur aveuglement et leur violence : il me semble voir l'Allemagne nager dans le sang. »

« Qu'ils sachent bien que le glaive de la guerre civile est suspendu sur leurs têtes. »

Et qui suspendoit le glaive de la guerre civile sur la tête de ces princes, si ce n'étoit Luther ?

Dans cette année 1522, Henri VIII, encore orthodoxe, fit paroître le livre dont je parlerai ailleurs et qu'il avoit fait faire ou révoir peut-être par son chapelain et ses ministres théologiens. Le moine réformateur malmène son collègue le roi réformateur. « Quel est donc ce Henri, ce nouveau Thomiste, ce disciple du monstre, pour que je respecte ses blasphèmes et sa violence ? Il est le défenseur de l'Église, oui, de son Église à lui, qu'il porte si haut, de cette prostituée qui vit dans la pourpre, ivre de débauches, de cette mère de fornications. Moi, mon chef est Christ ; je frapperai du même coup cette Église et son défenseur, qui ne font qu'un ; je les briserai. » Henri VIII, ne pouvant brûler Luther, répliqua : ses bûchers étoient plus redoutables que ses écrits.

La réformation s'étendoit à l'aide de l'imprimerie, qui sembloit avoir été découverte à temps pour la propagation des nouvelles doctrines ; l'Église luthérienne s'établissoit ; on sait ce qu'elle a rejeté et ce qu'elle a conservé des dogmes de l'Église romaine. Mais le schisme entroit de toutes parts dans la nouvelle communion ; Calvin paroissoit à Genève ; Luther se brouilloit avec Carlostadt, et écrivoit contre lui des pamphlets amers. Les paysans se soulevèrent contre leurs seigneurs, et se jetèrent sur les biens des princes ecclésiastiques : de là les troubles de la Souabe, de Francfort, du pays de Bade, de l'Alsace, du Palatinat, de la Bavière, de la Hesse. En vain Luther fit ce qu'il put pour désarmer la foule ; en vain s'écrioit-il que la révolte n'a jamais eu une bonne fin, que qui se sert de l'épée périra par l'épée :

le glaive étoit tiré ; il ne devoit rentrer dans le fourreau qu'après deux siècles d'immolation.

Dans la réponse de Luther aux douze articles des paysans de la Souabe, il y a des choses justes et raisonnables : il dit aussi aux seigneurs des vérités qui pouvoient leur sembler hardies ; mais entraîné par le caractère de sa réformation, ennemi du peuple, il se montre d'une dureté révoltante contre les paysans ; il ne donne pas une larme à leurs malheurs.

« Je crois, dit-il, que tous les paysans doivent périr plutôt que les princes et les magistrats, parce que les paysans prennent l'épée sans l'autorité divine... Nulle miséricorde, nulle tolérance n'est due aux paysans, mais l'indignation de Dieu et des hommes... Les paysans sont dans le ban de Dieu et de l'empereur. On peut les traiter comme des chiens enragés. »

Et cependant ces *chiens enragés* avoient été déchainés par la parole de Luther. Pour ces hommes mis *au ban de Dieu*, on ne sent dans l'émancipateur de l'esprit humain aucune sympathie des libertés populaires.

Il se brouilla avec tous les sectaires qui sortirent de sa réforme ; il ne pardonna jamais à Érasme son *De libero Arbitrio*.

« Dès que je reviendrai en santé, je veux, avec l'aide de Dieu, écrire contre lui, et le tuer. Nous avons souffert qu'il se moquât de nous et nous prit à la gorge, mais aujourd'hui qu'il en veut faire autant au Christ, nous voulons nous mettre contre lui... Il est vrai qu'écraser Érasme, c'est écraser une punaise ; mais mon Christ dont il se moque m'importe plus que le péril d'Érasme. »

« Si je vis, je veux, avec l'aide de Dieu, purger l'Église de son ordure. C'est lui qui a semé et fait naître Crotus, Egranus, Witzeln, Oëcolampade, Campanus et d'autres visionnaires ou épicuriens. Je ne veux plus le reconnoître dans l'Église, qu'on le sache bien... »

« S'il prêche, cela sonne faux comme un vase fêlé ; il a attaqué la papauté, et maintenant il tire sa tête du sac. »

Érasme et Luther avoient été longtemps amis et regardés tous deux comme des hérétiques.

« Voilà, dit très-bien M. Nisard, de petites questions pour les partisans du fatalisme historique, qui grossissent et grandissent un homme de tout ce qui s'est fait après lui, et par des causes qu'il n'auroit ni voulues ni prévues : mais je ne les trouve pas déjà si mauvaises pour l'heure où nous sommes. A cette heure-là, en effet, de qui pensez-vous qu'il soit demeuré le plus de choses, de Luther niant le libre arbitre et remplaçant le dogme par le dogme, ou, plus crûment, la supersti-